

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 18 (1873)  
**Heft:** 7

**Artikel:** Un chapitre de stratégie à l'usage du militaire et de l'homme d'état [fin]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-333400>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

UN CHAPITRE DE STRATÉGIE A L'USAGE DU MILITAIRE  
ET DE L'HOMME D'ÉTAT. (Fin.<sup>1</sup>)

Si, dans nos définitions, nous avons laissé subsister celle de *ligne de défense stratégique*, c'est pour faire ressortir tout le danger qu'offre l'emploi de cette ligne.

D'abord, *ligne de défense stratégique*, est une définition fautive : une ligne de défense, son énoncé le dit clairement, est une position de combat subordonnée aux règles de la tactique et non aux préceptes de la stratégie.

Quand on se trouvera dans des cas semblables à ceux où se sont trouvés Mélas, en 1800, dans les Alpes, Charles-Albert, en 1849, derrière le Tessin, c'est-à-dire quand le front stratégique aura une grande étendue, que ce soit une chaîne de montagnes ou un grand cours d'eau, il faudra bien se garder de les prendre pour ligne de défense. Dans cette éventualité, on fait observer le front stratégique par des postes et des coureurs, et on disloque l'armée en arrière de ces postes, autour d'un point d'où l'on peut prendre l'initiative et prévenir la concentration de son adversaire.

Si, en 1800, Mélas s'était borné à observer les cols des Alpes, en disloquant son armée autour de Turin, il eût pu prendre l'initiative de l'attaque et combattre, avec son armée réunie, la tête de colonne de l'armée du premier Consul, au moment où celle-ci débouchait de la vallée d'Aoste dans la plaine.

De même, si, en 1849, Charles-Albert, au lieu d'étendre son armée de Plaisance à Buffalora, s'était borné à faire observer le Tessin et à concentrer son armée autour de Mortara, il n'eût pas essuyé des désastres partiels avant d'engager la bataille décisive.

Les Autrichiens en 1866, en Bohême, et les Français, en 1870, en Alsace-Lorraine, pour avoir accepté le combat sur des lignes de défense trop étendues, ont également subi des désastres partiels avant d'avoir livré une grande bataille.

Les lignes de défense stratégiques éventuelles, se rapportant à la position passagère d'une armée en campagne, comme les lignes de forteresses-frontières, ont amené presque tous les grands désastres dans les guerres qui se sont succédé depuis deux siècles.

La définition de *ligne de défense stratégique* peut donc être rayée du vocabulaire militaire.

**12° ZONE D'OPÉRATIONS.** On appelle indistinctement zone ou ligne d'opérations, la bande de terrain par laquelle on mène une armée de sa base vers l'objectif.

Un théâtre de guerre peut avoir une ou plusieurs zones d'opérations. « Dans le cas d'une invasion de l'Allemagne par la France, cette contrée, dit Jomini, peut se diviser en trois zones distinctes : la Souabe pourrait former la zone de droite, la Hesse celle du centre et la Westphalie celle de gauche. »

La Belgique, par rapport à une invasion française, peut se diviser également en trois zones : l'espace compris entre la Meuse et la frontière de l'Est formerait la zone de droite ; celui compris entre la Meuse et l'Escaut, la zone du centre ; et le terrain resserré entre l'Escaut et la mer, formerait la zone de gauche.

Bien que dans les deux applications qui précèdent, la division de ces contrées en trois zones semble très logique, elles sont prises arbitrairement ; mais on ne peut guère indiquer autrement les séparations de ces zones que par des lignes géographiques, par des cours d'eau ou par des lignes de faite.

Il pourrait se présenter des cas de guerre où la Belgique ne formerait qu'une seule et même zone d'opérations, comme il pourrait aussi s'en présenter où l'une des trois zones se subdiviserait en plusieurs zones. Et, en effet, les rameaux qui séparent successivement l'Escaut de la Dendre, la Dendre de la Senne, la Senne

(<sup>1</sup>) Voir notre précédent numéro.

de la Dyle, la Dyle du Démer, sont autant de zones d'opérations distinctes, dont le bon ou le mauvais choix, dans une circonstance donnée, pourrait avoir une influence décisive sur les opérations d'une campagne.

Nous avons vu qu'après la bataille de Ligny, par suite d'une fausse direction donnée à Grouchy, Blucher est parvenu, sans combattre, à se réunir à Wellington, tandis que Napoléon s'est trouvé dans l'impossibilité de se faire rejoindre par son lieutenant.

Si Grouchy, au lieu d'opérer par la zone à droite de la Dyle, avait suivi la zone à gauche de ce cours d'eau, les deux armées françaises, par rapport aux deux armées des alliés, se seraient trouvées « en lignes intérieures, » c'est-à-dire sur des directions centrales, et alors Napoléon aurait pu à volonté appeler Grouchy à lui pour prendre part à la bataille de Mont-Saint-Jean, ou laisser le corps du maréchal, en totalité ou en partie, sur la Dyle, pour contenir Blucher.

Cet exemple fait mieux ressortir que ne pourraient le faire de longs et fastidieux développements techniques, les avantages qu'une zone peut offrir sur une autre.

13<sup>o</sup> LIGNE D'OPÉRATIONS. « Les mots ligne et zone d'opérations, dit Jomini, ont servi jusqu'ici à désigner le même objet ; elles diffèrent entre elles, en ce que la dernière embrasse une plus grande surface de terrain que la première. »

Afin de ne plus confondre ces deux termes, nous appellerons *zone d'opérations* la bande de terrain comprenant l'ensemble des voies de communication menant de la base vers l'objectif, et *ligne d'opérations*, les différentes voies de communications comprises dans la zone d'opérations.

Les voies de communications, routes ordinaires, chemins de fer, canaux, rivières, etc., s'étendant de la base vers l'objectif, et celles qui lient entre eux les points importants du théâtre de la guerre, prendront les dénominations de : *lignes d'opérations*, *lignes de manœuvres*, *lignes de retraite*, *lignes de communications*, suivant l'usage auquel elles servent. On peut également donner à toutes ces voies le terme générique de lignes stratégiques.

On donne aussi aux zones et aux lignes d'opérations des noms qu'elles tiennent de leur direction et de l'emplacement qu'occupent les deux armées en présence.

On appelle zone d'opérations :

*Simple*, quand une armée opère par une seule direction et que tous les corps conservent des liaisons entre eux.

*Double*, quand une armée opère vers un même objectif par deux directions éloignées l'une de l'autre.

*Intérieure*, quand une armée opère par une seule direction et par des lignes plus resserrées entre elles que celles sur lesquelles opère l'armée qu'elle a devant elle.

*Enveloppante*, quand une armée opère par deux directions, en vue d'envelopper par ses deux ailes l'armée qu'elle a en face d'elle.

*Concentrique*, quand les fractions d'une armée partent de plusieurs points convergents vers un même point.

*Divergente*, quand une armée part de sa base par des rayons divergents vers l'objectif.

*Accidentelle*, la nouvelle zone d'opérations que choisit librement un chef d'armée ou qu'il est obligé de prendre, pour conserver ses communications avec sa base, et qui entraîne un nouveau plan de campagne

Par ce qui précède, on voit, d'une part, que les zones d'opérations, simples, intérieures et concentriques, ont une grande analogie entre elles et ont généralement pour objet la concentration des forces sur un point donné ; et d'autre part que les zones d'opérations doubles, excentriques et divergentes ont aussi des rapports entre elles et mènent généralement vers la dissémination des forces.

A part quelques rares exceptions, les premières sont les bonnes, les dernières sont les mauvaises. Quant aux zones d'opérations accidentelles, « celles-ci, dit

Jomini, se présentent rarement dans le cours d'une guerre, mais elles sont d'une haute importance ; elles ne sont ordinairement bien saisies que par un génie vaste et actif. »

*Du choix et de la direction à donner aux zones et aux lignes d'opérations.*

Dans la combinaison d'un plan de campagne, la direction à donner aux zones et aux lignes d'opérations constitue l'objet principal, la base de ce plan.

L'art de donner de bonnes directions aux zones et aux lignes d'opérations, consiste à combiner leurs rapports avec l'emplacement de l'ennemi et avec la situation géographique du théâtre de la guerre, de manière à conserver de son côté l'avantage de la mobilité et à pouvoir s'emparer des lignes de retraite de son adversaire, sans trop compromettre les siennes propres.

On peut admettre en principe que généralement les zones et les lignes d'opérations ne peuvent prendre que trois directions bien distinctes. Et, en effet, on ne peut guère diriger les opérations que contre la droite, le centre ou la gauche du front de la position de son adversaire.

Donc, généralement, le théâtre des opérations se divisera en trois zones, qui prendront la dénomination de zones de droite, de gauche et du centre, de l'armée à laquelle les dénominations seront attribuées, c'est-à-dire que la zone de droite de l'une des armées sera la zone de gauche de l'autre.

Contre un front trop étendu, on opère par la zone du centre et on cherche à le percer par son milieu. C'est ce qu'on appelle opérer en lignes intérieures. Les opérations en lignes intérieures sont très-recommandées ; elles procurent, à celui qui sait en faire un bon usage, l'avantage de la mobilité et l'initiative de l'attaque.

Contre un front quelconque, trop étendu ou même convenablement resserré, quand on est maître du choix, on dirige ses masses sur l'une des extrémités de ce front, et, si c'est possible, de manière à déborder l'extrémité, menaçant les communications de son adversaire.

On opère par la zone de droite ou par la zone de gauche, suivant que la configuration de l'échiquier stratégique s'y prête.

On ne doit pas perdre de vue que les mouvements tournants ont une grande analogie avec les marches de flanc, et que l'armée qui l'opère, pendant toute sa durée, se trouve en état de crise. « Pour parer à ce danger, dit Jomini, il importe de prendre une direction géographique telle, que l'armée conserve derrière elle des lignes de retraite assurées ».

Sur un même théâtre de guerre, on évite de former deux armées indépendantes l'une de l'autre, et, pour rester d'accord avec le même principe, on évite également d'opérer par deux zones ou directions différentes. Généralement, dit Jomini, une zone d'opérations simple aura l'avantage sur une zone d'opérations double (c'est-à-dire opérant par deux directions).

Il peut arriver néanmoins qu'une zone d'opérations double devienne nécessaire, soit par suite de la configuration du théâtre de guerre, soit parce que l'armée adverse en aura elle-même pris deux, et qu'il conviendra d'opposer des forces à chacune d'elles. Dans ce cas, aux zones doubles de l'armée adverse on cherche à opposer des zones doubles intérieures, disposition qui procure à la fois l'avantage de la mobilité et l'initiative de l'attaque.

Une zone d'opérations double peut convenir à une armée qui a un grand ascendant moral, ou une grande supériorité numérique sur l'armée adverse. Alors il arrive, comme cela s'est présenté en 1805, quand Napoléon a enfermé Mac à Ulm, et, en 1870, quand les Allemands ont entouré les Français à Metz et à Sedan, que la manœuvre enveloppante par plusieurs zones, amène des résultats plus décisifs que ne sauraient en procurer les opérations dirigées par une seule zone sur une aile, sur le centre ou sur les derrières de l'ennemi.

La direction qu'il convient de donner aux zones et aux lignes d'opérations dépend non-seulement de la situation géographique du théâtre des opérations, mais aussi de l'emplacement présumé des forces de son adversaire.

Pour donner une bonne direction aux zones et aux lignes d'opérations, pour combiner un bon plan de campagne, on doit savoir apprécier approximativement où se trouve son adversaire et ce qu'il peut entreprendre. Ces appréciations, qui paraissent difficiles à saisir, s'acquièrent assez facilement par le travail : c'est ce qu'on appelle posséder le diagnostic de la guerre.

La description d'un théâtre de guerre fera mieux saisir le parti qu'on peut tirer d'une bonne application de ces préceptes, que des théories abstraites et de longs développements dogmatiques.

Exemple : en 1866, dans la campagne de Bohême, pour les deux parties en guerre, les contrées comprises entre l'Elbe et l'Oder, la Saxe, la Lusace, la Silésie, la Moravie et la Bohême, constituaient le théâtre de guerre. Vienne était l'objectif décisif des Prussiens, Berlin celui des Autrichiens. Les deux belligérants étaient réciproquement basés sur leur capitale, sur le centre de puissance de leurs Etats.

Pour les Prussiens, le théâtre de guerre se divisait en trois zones d'opérations bien distinctes : la Saxe formait celle de droite, la Lusace celle du centre, la Silésie celle de gauche. C'est par ces trois zones que les trois armées prussiennes ont opéré sur la Bohême, pour se réunir vers Gitschin, leur premier objectif de manœuvres.

Avant l'ouverture des hostilités, le front stratégique des Prussiens s'étendait sur un arc de cercle de 100 lieues, de Ratibor sur l'Oder, à Torgau sur l'Elbe, en passant par Schweidnitz et Görlitz.

C'est de ce front étendu que, le 16 juin, les trois armées prussiennes sont parties : celle de Herwarth, pour envahir la Saxe ; celle de Frédéric-Charles, pour entrer en Lusace, et celle du prince de Prusse, pour se rapprocher des défilés de Glatz. Leurs premières opérations se sont donc faites par trois zones distinctes, éloignées l'une de l'autre.

Le 21, l'armée de Herwarth s'étant réunie à celle de Frédéric-Charles, elles passèrent le 23 en Bohême, par les défilés de Zittau, tandis que celle du prince de Prusse entrait par les défilés de Glatz. L'invasion de la Bohême s'est donc faite sur deux zones, éloignées l'une de l'autre de 40 lieues. Cette manœuvre offrait d'autant plus de danger pour les Prussiens, que leur premier objectif, Gitschin, point de réunion de leurs armées, était aussi le point de concentration de l'ennemi.

Les Autrichiens avaient deux zones d'opérations : à droite la Moravie, à gauche la Bohême. Cette dernière, la plus centrale, était la meilleure ; néanmoins on se décida à concentrer d'abord l'armée en Moravie, autour d'Olmütz, pour la transporter ensuite, en toute hâte, en Bohême vers Gitschin.

Entre ces deux zones d'opérations, le choix à faire était d'autant plus facile, qu'avant l'ouverture des hostilités, toute l'Europe savait que le front des Prussiens s'étendait de l'Elbe à l'Oder, qu'il enveloppait la Bohême, et que cette disposition obligeait les Prussiens d'opérer comme Frédéric en 1757, d'envahir la Bohême par deux zones très-éloignées l'une de l'autre, c'est-à-dire par les défilés de Glatz et de la Lusace, pour se réunir en un point quelconque, situé entre l'Elbe et l'Iser.

A la même date (17 juin) les deux armées prussiennes et l'armée autrichienne partent de l'emplacement où elles se trouvent, pour se diriger toutes les trois vers le même point, vers Gitschin. Chacune de ces armées avait à faire : celle de Frédéric-Charles à laquelle s'était jointe celle d'Herwarth, partant de Görlitz, 22 lieues ; celle du prince de Prusse, partant de Neisse, 32 lieues ; celle de Benedek, partant d'Olmütz, 36 lieues. Ce dernier se trouvait, il est vrai, à une plus grande

distance du point de concentration que Frédéric-Charles ; mais , par contre, celui-ci avait devant lui un corps ennemi qui pouvait retarder sa marche , lever la voie ferrée de Turnau à Zittau , tandis que Benedek pouvait circuler en toute sécurité sur celles de Brünn et d'Olmütz, qui conduisent vers Gitschin.

Benedek, malgré la faute qu'il avait commise de rassembler d'abord son armée autour d'Olmütz, pouvait donc arriver à temps entre l'Elbe et l'Iser, pour combattre les deux princes séparément ; mais le feldzeugmeister, en arrivant en Bohême, au lieu de tenir ses forces réunies le long de la voie ferrée, prêt à les porter soit à droite, soit à gauche, pour combattre avec ses masses réunies les Prussiens, à mesure qu'ils sortaient des défilés des montagnes pour entrer dans la plaine, jette en toute hâte une partie de son armée par petits paquets dans les gorges des montagnes, où ils reçoivent dans des engagements partiels de continuel échecs, qui altèrent le moral de la troupe avant d'engager une action décisive.

Du 25 au 29 juin, les deux princes prussiens traversèrent les montagnes, sur deux points très-éloignés l'un de l'autre, battant les Autrichiens dans presque toutes les rencontres.

Les Autrichiens restant sur la défensive, l'espace compris entre l'Elbe et l'Iser devenait l'échiquier stratégique, le terrain sur lequel devait nécessairement se livrer la bataille décisive.

Le 30, Benedek rappelle à lui ses détachements, et le 2 juillet, au soir, il occupe à l'ouest de Kœniggrätz, le plateau qui sépare l'Elbe de la Bistritz.

Le 3, au matin, le prince de Prusse se trouvait encore à une forte journée de marche du champ de bataille présumé, et les armées de Frédéric-Charles et d'Herwarth étaient échelonnées des deux côtés de la route de Gitschin à Sadowa, sur une grande profondeur et sur un front de plus de 6 lieues de largeur.

Si, à cette heure, Benedek avait pris l'offensive, la position centrale qu'il occupait lui donnant l'avantage de la mobilité, il pouvait jeter la masse de ses forces sur le front trop étendu de Frédéric-Charles, le battre et se retourner ensuite contre le prince de Prusse, pour l'accabler à son tour.

C'est à quoi est exposée l'armée qu'on dirige par plusieurs zones vers un point pour y envelopper son adversaire.

Une semblable manœuvre ne peut avoir de chances de succès, que quand on est convaincu qu'on a à faire à un adversaire timoré, qui n'acceptera la bataille que sur place. Alors les manœuvres enveloppantes, en opérant par plusieurs zones, ont leur bon côté : elles sont presque toujours décisives, comme l'ont été celles des Allemands, en 1870. autour de Metz, de Sedan et de Besançon. — Les deux premières manœuvres ont obligé les armées de Mac-Mahon et de Bazaine à déposer les armes, et la troisième a forcé l'armée de Bourbaki (passée sous les ordres de Clinchant) à se réfugier en Suisse.

Moltke, appréciant tout le danger auquel s'expose une armée opérant par plusieurs zones vers le point où se trouve concentré l'ennemi, pour justifier sa manœuvre enveloppante en Bohême, s'exprime comme suit : (Campagne en Bohême, 1866).

« Il semble, dit-il, que Benedek n'ait jamais perdu de vue ce projet (de concentrer son armée entre l'Elbe et l'Iser, afin de se trouver en position centrale par rapport aux trois armées prussiennes), qui assurément était excellent en lui-même, et qu'il ait mis en exécution l'opiniâtreté inébranlable qui est une des belles qualités de cet homme de guerre si remarquable. Mais il reste à savoir si ce projet était encore bon au moment où il s'agissait de le mettre à exécution, au moment où les armées prussiennes étaient déjà en plein mouvement.

» S'il y a avantage à se placer sur la ligne centrale d'opérations (il veut dire, sans doute, au point d'intersection vers lequel convergent les lignes qui suivent les armées de l'adversaire), il faut nécessairement avoir autour de soi assez d'es-

pace pour qu'il soit possible d'aller chercher un de ses adversaires à une distance de plusieurs journées de marche et d'avoir encore assez de temps pour revenir ensuite sur l'autre. Si cet espace est très-restreint, on court le danger d'avoir affaire à ses deux adversaires à la fois. Quand une armée sur le champ de bataille est attaquée de front et de flanc, peu importe qu'elle soit sur la ligne centrale d'opérations : ce qui était pour elle un avantage au point de vue stratégique est devenu un désavantage au point de vue tactique<sup>(1)</sup>. Si on laissait les Prussiens avancer jusqu'à l'Iser et à l'Elbe, si les quelques défilés où il fallait passer pour sortir de ces vallons tombaient en leur pouvoir, il est évident qu'il devenait très-périlleux de s'avancer entre deux armées. En attaquant l'une des deux, on courrait risque d'être soi-même attaqué par l'autre. »

Ces deux derniers paragraphes, écrits en vue de justifier les opérations de l'auteur, renferment les théories les plus dangereuses. D'abord, la concentration sur Josephstadt, qu'il désigne comme étant le point central par rapport aux opérations des deux, ou, pour mieux dire, des trois armées prussiennes, ne l'était pas ; Gitschin, l'endroit que Moltke lui-même avait indiqué pour lieu de réunion de ses armées, était précisément le point d'où Benedek eût pu le plus avantageusement combattre séparément ces armées, en se jetant d'abord sur celle qui déboucherait la première des montagnes dans la plaine et en revenant ensuite sur ses pas pour combattre l'autre.

C'est aussi une très-grande erreur de dire que les montagnes se défendent dans les montagnes mêmes, comme Moltke semble le croire. Nulle part les mouvements tournants ne sont plus difficiles à prévenir que dans les montagnes, et nulle part aussi ils n'exercent une aussi funeste influence sur le moral des défenseurs : il suffit que ceux qui défendent une gorge ou un col, resserré entre des berges coupées à pic, imprenable même par des attaques de front, entendent quelques coups de canon ou de fusil sur leurs derrières ou sur l'un de leurs flancs, pour qu'ils perdent toute confiance, pour qu'ils se croient coupés et pris à dos.

« Nulle part, dit l'archiduc Charles, l'offensive n'a un ascendant aussi puissant que dans la guerre des montagnes ; je dirai même que les montagnes sont plus difficiles à défendre qu'à attaquer. »

Les montagnes ne se défendent pas, comme on le croit assez généralement, dans les gorges ou dans les cols ; elles se défendent au pied des montagnes dans la plaine, là où l'assaillant est obligé de déboucher d'un passage étroit et où le défenseur peut prendre une position enveloppant ce débouché.

Des militaires, qui passent pour très-savants, attribuent le désastre de la campagne de Bohême à ce que Benedek n'a pas assez énergiquement défendu les gorges et les cols des montagnes. Erreur grave ; le contraire est plus vrai : c'est précisément parce qu'il a engagé trop de troupes dans les montagnes, qu'il s'est fait battre dans les gorges et dans les cols, *plus difficiles à défendre qu'à attaquer*, qu'à Sadowa son armée a marqué de nerf, de confiance, de force morale. C'est précisément dans les montagnes qu'il a inutilement émoussé son armée.

Nous l'avons écrit avant la guerre, l'Autriche n'avait qu'à opter entre ces deux plans : « Prendre l'offensive en traversant les montagnes dans la direction de la Lusace, pour couper en deux le front morcelé de son adversaire ; ou, si elle ne pouvait pas prendre l'offensive, rassembler son armée derrière le chemin de fer formant la corde de l'arc de cercle que décrivent les montagnes par où les deux armées prussiennes devaient envahir la Bohême.

En optant pour le dernier plan, l'Autriche, ayant une voie ferrée pouvant servir de ligne de manœuvres, pour jeter alternativement une partie de ses forces

(1) Cette idée renferme le principe exposé plus haut, à savoir : que s'il est avantageux de se laisser envelopper stratégiquement, il faut prendre l'offensive avant de l'être tactiquement, sans quoi on perd non-seulement l'avantage stratégique, mais on se met encore dans de mauvaises conditions tactiques.

d'une extrémité de cette corde vers l'autre, aurait toujours pu réunir ses masses pour combattre les colonnes ennemies séparément, à mesure qu'elles débouchaient des montagnes dans la plaine.

Pour jouir de l'avantage d'une position centrale, dit M. de Moltke, « il faut avoir assez d'espace autour de soi pour aller chercher l'un de ses adversaires à une distance de plusieurs journées de marche. » A Rivoli, les corps des généraux d'Ocskay et de Koblos débouchent sur le plateau, quelques instants seulement avant que la tête de colonne de Quasdanowich se présente à la sortie du défilé d'Inconale, sur la droite des Français, et pendant que Lusignon les tourne sur leur gauche. Bien que ces trois corps se trouvassent tous très-rapprochés du plateau de Rivoli, le général Bonaparte est parvenu à les combattre séparément ; ce qui prouve que la théorie de Moltke n'est pas toujours bonne à suivre. Nous pourrions citer une multitude d'exemples analogues... Quand celui qui occupera la position centrale restera sur place, se laissera envelopper, comme Benedek à Sadowa (cette question a déjà été développée plus haut), l'avantage stratégique dont il jouissait d'abord l'abandonnera dès que les manœuvres de tactique commenceront, et alors sa position sera d'autant plus vicieuse qu'elle sera plus resserrée et par suite plus exposée au feu convergent de son adversaire.

Il n'est pas juste non plus de dire : « Quand une armée sur le champ de bataille est attaquée de front et de flanc, peu importe qu'elle soit sur la ligne centrale ; ce qui était pour elle un avantage stratégique est devenu un désavantage tactique. » Erreur grave : A Austerlitz, Napoléon s'était laissé envelopper de toute part ; sans doute, si, au lieu de prendre l'initiative de l'attaque, il était resté cloué au sol, s'il s'était laissé accabler par le feu convergent de ses adversaires, il est probable qu'il se fût fait battre ; mais, en prenant l'initiative de l'attaque, il a à la fois profité des avantages stratégiques et tactiques que procure généralement une position centrale à celui qui sait en tirer parti.

Enfin, c'est en pénétrant entre deux armées, ce que Moltke signale comme très-dangereux, que Vogel de Falkenstein, dans sa campagne sur le Mein, en 1866, avec 50,000 hommes, a défait ses adversaires qui en avaient plus de 100,000 à lui opposer. C'est en se tenant constamment entre le prince de Hesse et le prince Charles de Bavière, qu'il est parvenu à battre ses deux adversaires isolément, en vingt rencontres successives....

Le colonel Vandewelde termine son remarquable chapitre par une réflexion fort judicieuse de l'auteur du *Précis de l'art de la guerre* :

« L'étude des principes de la stratégie, dit Jomini, ne saurait porter de bons fruits, si l'on se bornait à loger ces principes dans sa mémoire, sans chercher à s'initier dans toutes leurs combinaisons, et sans exercer fréquemment son jugement en les appliquant soi-même sur la carte, soit à des hypothèses de guerre fictives, soit aux opérations les plus instructives des grands capitaines. C'est à l'aide de tels exercices qu'on parvient à acquérir un coup-d'œil stratégique prompt et sûr, qualité la plus précieuse pour un général, et sans laquelle il ne saurait jamais mettre en pratique les théories, même les plus simples. »

---

**Vaud.** — Le Conseil d'Etat a nommé :

Le 26 octobre 1872, M. Jean-Louis Jaccoud, à Sugnens, capitaine des chasseurs de gauche du 12<sup>e</sup> bataillon de landwehr.

Le 21 novembre, M. Louis Quinche, à Fiez, capitaine du centre n<sup>o</sup> 1 du 11<sup>e</sup> bataillon de landwehr.

Le 28, MM. Auguste Pittet, à Bière, capitaine aide-major du 46<sup>e</sup> bataillon d'élite, et Jules Ney, à Lausanne, 1<sup>er</sup> sous-lieutenant des chasseurs de gauche du 7<sup>e</sup> bataillon de landwehr.

Le 29, MM. Henri Oguey, à Aubonne, commandant du 46<sup>e</sup> bataillon d'élite, et Charles Saçary, à Lausanne, commandant du 10<sup>e</sup> bataillon d'élite.

Le 7 décembre, MM. Emile Roussy, à Vevey, capitaine de la compagnie de dragons n<sup>o</sup> 35